



**HAL**  
open science

**“ Entre la guerre polono-russe et la nostalgie de l’URSS.  
Polococtail party de Dorota Maslowska (2002) et L’Est  
d’Andrzej Stasiuk (2014) ”**

Kinga Siatkowska-Callebat Callebat, Aleksandra Wojda, Florence  
Corrado-Kazanski

► **To cite this version:**

Kinga Siatkowska-Callebat Callebat, Aleksandra Wojda, Florence Corrado-Kazanski. “ Entre la guerre polono-russe et la nostalgie de l’URSS. Polococtail party de Dorota Maslowska (2002) et L’Est d’Andrzej Stasiuk (2014) ”. Maison des Sciences de l’Homme d’Aquitaine. Pologne plurielle. Mémoire de l’Autre dans la Pologne contemporaine, Maison des Sciences de l’Homme d’Aquitaine, 2021, ISBN 978-2-85892-616-9. <hal-04031236>

**HAL Id: hal-04031236**

**<https://hal.science/hal-04031236v1>**

Submitted on 15 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Kinga Siatkowska-Callebat  
Sorbonne Université  
UMR Eur'Orbem

### **Entre la guerre polono-russe et la nostalgie de l'URSS.**

#### ***Polococktail party* de Dorota Masłowska (2002) et *L'Est* d'Andrzej Stasiuk (2014)**

Dans l'histoire de cette Pologne plurielle qui nous préoccupe dans ce volume, les rapports entre les Polonais et les Russes ont une particularité évidente : ces rapports sont associés, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècles, à la situation du dominant-dominé, avec une mise en avant de la cruauté particulière qui est censé caractériser l'occupant russe, puis soviétique. La Russie devient ainsi l'« ennemie ancestral » (*odwieczny wróg*), principal responsable des partages – la Prusse et l'Autriche s'en trouvent étonnement dégagés dans l'imaginaire collectif polonais – alors que la mémoire des *dimitriades* et autres expéditions polonaises visant à dominer Moscou, est très vite effacée<sup>1</sup>. La sympathie pour les Russes équivaut à la trahison patriotique : il faut se méfier du voisin de l'est, l'histoire ne l'a que trop souvent confirmée.

La Théodicée de Leibnitz s'accompagne d'une forme particulière : la théodicée nationale polonaise. Il s'agit de justifier la présence de Dieu dans une histoire de la Pologne, injuste et pleine de malheurs et de persécutions. Le messianisme explique que la Pologne [...] fut choisi par Dieu pour être victime, souffrir pour d'autres nations coupables. Dans cette optique, l'*angélisation* de la Pologne est plus que compréhensible et facilement perceptible, alors que les autres sont mauvais et pécheurs, surtout les Russes et les Allemands.

Teodycei leibnizowskiej towarzyszy szczególna odmiana: polska teodycea narodowa. Chodzi tu o uzasadnienie obecności Boga w złej, usianej nieszczęściami i prześladowaniami historii Polski. Mesjanizm tłumaczył, że [...] Polska [...] została wybrana przez Boga na ofiarę – za inne grzeszne narody. Aż nadto zrozumiała stała się wówczas *angelizacja* Polski, bardzo wyraźna na tle innych narodów, grzesznych i złych, jak zwłaszcza Rosjanie i Niemcy<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. SKRZYPEK A., *Polska-Rosja-stereotypy* [Pologne-Russie-stéréotypes] <http://www.wbc.poznan.pl/Content/39758/Polska-Rosja%20-%20stereotypy.pdf>, accès novembre 2019.

<sup>2</sup> JANION M., *Niesamowita słowiańszczyzna* [Incroyables Slaves], Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 2006, p. 193. Toutes les traductions, sauf mention contraire, sont de l'auteur de l'article (KSC).

- écrit Maria Janion dans son livre *Niesamowita Slowianszczyzna* [Incroyables Slaves], en présentant l'héritage romantique dans la culture polonaise. Et elle ajoute :

L'adoration de la Pologne, en tant que victime innocente, devait conduire à la *satanisation* de ses tortionnaires. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est surtout la Russie qui devient l'incarnation de Satan, d'un Satan politique, comme aimait à le dire Mickiewicz ; ce que la Russie bolchévique ne fait que confirmer.

Adoracja Polski jako niewinnej ofiary musiała prowadzić do *satanizacji* jej prześladowców. W XIX wieku to Rosja, przede wszystkim, stała się wcieleniem szatana, szatana politycznego, jak mawiał Mickiewicz; przeświadczenie to miała potwierdzać Rosja bolszewicka<sup>3</sup>.

Le stéréotype du Russe diabolisé constitue la partie intégrante du paradigme romantique, dont la longue durée s'étendra, toujours selon la même chercheuse, jusqu'au 1989<sup>4</sup>. Sans entrer dans un débat politique, qui n'est pas l'objet de ma réflexion, force est de constater que la Pologne démocratique et libre n'a pas d'ennemi ainsi défini. Le danger que constitue pour les Polonais d'aujourd'hui l'Autre, est précisément une résurgence du paradigme dans lequel la Pologne, pour garder son statut de victime innocente, gage de sa « grandeur », a besoin d'un tortionnaire diabolisé qui menace plus que son indépendance : sa polonité. Cette conviction, du domaine de l'anthropologie culturelle, dépasse la situation géopolitique.

Przemysław Czapliński, dans son livre *Poruszona mapa* [La carte ébranlée], commente ainsi les œuvres consacrées aux Russes :

Décrire la Russie dans la culture polonaise permet de participer au jeu de l'histoire. Ce jeu se fait sur l'axe Est-Ouest, axe qui se forme au XVIII<sup>e</sup> et se fige au XX<sup>e</sup> siècle. Deux pôles symboliques de l'axe sont délimités par Moscou à l'est, et Paris à l'ouest.

Opisywanie Rosji jest w kulturze polskiej sposobem uczestnictwa w grze historycznej. Gra toczy się na osi Wschód-Zachód, wykrystalizowanej w wieku XVIII, a zamrożonej w wieku XX. Umowne krańce osi wyznaczają Moskwa na wschodzie i Paryż na zachodzie<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> JANION M., *op. cit.*, p. 193-194.

<sup>4</sup> L'année à partir de laquelle la Pologne, hormis la courte période de l'entre-deux-guerres, va pouvoir construire son indépendance étatique par rapport à son voisin de l'Est, ce qui aurait dû entraîner la disparition progressive de la haine du Russe (soviétique), tout comme s'estompe peu à peu l'animosité franco-allemande après la Deuxième Guerre mondiale.

<sup>5</sup> CZAPLIŃSKI P., *Poruszona mapa*, [La Carte ébranlée], Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 2016, p. 12.

Pour mon étude, portant sur la perception de la Russie depuis 1989 dans la littérature polonaise, j'ai choisi – parmi plus de 150 publications portant sur cette problématique que dénombre Czapliński – deux œuvres en prose : le premier roman, *Polococktail party*, que Dorota Masłowska écrit l'année de son bac, et le récit de voyage, *L'Est*, d'un Andrzej Stasiuk mature. Douze années séparant ces deux publications peuvent suggérer une évolution qui se serait opérée entre 2002 et 2014 dans la perception des Russes par les Polonais, or, j'espère pouvoir le démontrer, ce choix est motivé, outre ma sympathie personnelle, par de nombreuses similitudes que voilent les différences saillantes entre les deux œuvres, alors que l'image de la Russie (et les Russes) semble s'être pétrifiée dans stéréotype contre lequel les écrivains s'insurgent.

## 1. Construire l'image de l'Autre

Commençons par les différences. Écrit à la première personne, le roman de Dorota Masłowska présente le monologue d'Andrzej Rybakowski, dit le Fort, un jeune paumé de la banlieue de Gdańsk, qui raconte trois jours de sa vie, passés entre prises d'amphétamine, sexe et errances désœuvrées. Il ne s'y passe rien – si ce n'est que le héros se trouve arrêté par la police après le vol d'un talkie-walkie dans un McDonald – ou plutôt tout s'y passe dans... la langue. Entre vulgarité, slang des jeunes et citations littéraires (Shakespeare, Mickiewicz, Hippocrate, chansons pop, Kochanowski...), métaphores vidées de sens, anacoluthes et maladroites, une *maestria* des figures de style construit une mimésis langagière<sup>6</sup>, tout aussi absurde que complexe : une langue-Frankenstein, semblable, sommes toutes, au Fort lui-même. Type d'un « idiot » sage, « cousu » d'opinions contradictoires (anarchiste à tendance dictatoriale, misogyne, plein de respect pour sa mère), façonné par le discours des médias et l'idéologie nationaliste, il se définit lui-même comme un « vrai Polonais ». Sa polonité se construit cependant de manière aussi factice et controversée que sa langue.

Une chose est néanmoins constante : la polonité est toujours façonnée en opposition aux Ruskoffs<sup>7</sup>. C'est une opposition manichéenne et, dès la page de garde, fondée sur l'hostilité.

---

<sup>6</sup> Cf. MITOSEK Z., *Poznanie (w) powieści*, [Connaissance (dans le) du roman], chapitre « Opracowanie do rzeczywistości (Dorota Masłowska, *Wojna polsko-ruska pod flagą biało-czerwoną*) [Explication de la réalité...]

<sup>7</sup> C'est ainsi que, faute de mieux, la traductrice rend le terme dépréciatif « ruski » qui présente en polonais à la fois le substantif (écrit, en principe, avec une majuscule, rarement respectée dans le roman) et l'adjectif. Dorota Masłowska, *Polococktail party*, trad. de Zofia Bobowicz, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2004, p. 7. Par la suite, les citations de cette traduction seront marquées par PP, suivi de numéro de page, directement après la citation. La version originale provient de l'édition MASŁOWSKA D., *Wojna polsko-ruska pod flagą biało-czerwoną*, Varsovie, Lampa i Iskra Boża, 2003, marquée par WPR.

La guerre éponyme – qui disparaît du titre dans la traduction française<sup>8</sup> – oppose dans un affrontement militarisé les Polonais aux Ruskoffs, et constitue la toile de fond des événements décrits, une toile de fond tout à fait factice car aucune confrontation n’y est visible. L’évocation de la guerre qui « se déroule paraît-il dans la ville » revient comme une forme de refrain et débouche sur un grand festin de la « Journée sans Ruskoff », alors que les habitants doivent prouver leur patriotisme en rejetant tout ce qui, de près ou de loin, pourrait être « russe » (derrière cet adjectif il faut voir tous les voisins de l’est, surtout les Ukrainiens). Le roman de Masłowska met en scène un monde grotesque en papier-mâché, une Pologne post-communiste qui se forge, non à l’ombre de Moscou, mais sur la haine des Ruskoffs.

Cependant, il serait vain de chercher le moindre Russe sur les pages de la « Guerre polono-russe ». Toute intrigue, hormis la scène finale, passe par le discours halluciné d’un drogué et le lecteur est en droit de remettre en question le monde représenté<sup>9</sup>. Toutefois, même dans cette narration ivre, le Russe occupe une place particulière : il en est question sans cesse et pourtant on ne le voit jamais. Il se cache derrière les objets achetés aux Russes, derrière les slogans, appelant à la haine et à l’expulsion des Russes, derrière la langue. La « guerre polono-russe » et par l’extension, le Russe lui-même, n’est qu’une formule sémantiquement vide, semblable à une incantation, censée exorciser les peurs et les craintes des Polonais.

« La guerre polono-russe » est un mot-sortilège type qui consiste à comprendre et expliquer tout ce qui est incompréhensible et inquiétant par la prétendue présence des « ruskoffs ».

„Wojna polsko- ruska” to typowe słowo-zaklęcie, polegające na kojarzeniu i tłumaczeniu wszystkiego, co niezrozumiałe i niepokojące obecnością jakichś „ruskich”<sup>10</sup>.

Si chez Masłowska le protagoniste vit dans un monde clôt – quelques rues, une maison, un bar, une plage, puis le commissariat de police et l’hôpital – un monde claustrophobe, où l’évasion est associée à la trahison, et où l’Autre se trouve hors les frontières ou en tout cas

---

<sup>8</sup> Il est évident que proposer la traduction littérale du titre « Guerre polono-russe (ruskove ?) sous le drapeau blanc-rouge » n’était ni pertinent, ni vendeur. Cependant, la traduction fait disparaître le terme de la « guerre » de manière plus générale, ainsi une des premières phrases en ouverture qui revient ensuite comme un leitmotiv : « Podobno jest wojna polsko-ruska na mieście », texte est traduit par « ça chauffe en ville, nos gars vont s’en prendre aux Ruskoffs »,

<sup>9</sup> Par exemple la scène qui présente Angela vomissant les pierres.

<sup>10</sup> POLAK A., «Wizerunek młodych Rosjan i Polaków w prozie przedstawicieli młodego pokolenia – Iriny Denezkiny i Doroty Masłowskiej: (Дай мне!, Song for lovers, Wojna polsko-ruska pod flagą bialo-czerwoną) » [L’image des jeunes Russes et Polonais dans la prose de la jeune génération d’écrivaines : Irina Denezkina et Dorota Masłowska...], *Acta Polono-Ruthenica*, n° 16, 2011, p. 179.

hors du champ de vision, chez Stasiuk nous partons en voyage dans les grands espaces de l'Est<sup>11</sup>, à la découverte du monde fantasmé de son enfance.

Je voulais voir comment se terminait le pays que je connaissais depuis mon enfance. Dans l'ombre duquel j'avais vécu. Il se profilait à l'horizon comme un bloc, semblable à la masse sombre d'un tombeau. Gris, froid et lointain. E, 181-182.

Chciałem zobaczyć, jak kończy się ten kraj, który znalazłem od dzieciństwa. W którego cieniu żyłem. Wznosił się na horyzoncie jak postawiony na sztorc kawał łądu, jak ułamek kontynentu zatknięty niczym nagrobek. Szary, zimny i odległy. W, p. 176<sup>12</sup>.

Stasiuk, avant de partir vers les zones désertiques de la Sibérie à la recherche de « son » URSS (à l'instar de « son Europe », décrite à quatre mains avec Iouri Androukhovitch quelques années auparavant<sup>13</sup>), commence par un Est tout proche : la campagne sur la rive de Bug, où il passait les vacances chez ses grands-parents, Przemyśl et Lublin – ces portes de l'Est. Il veut « partir de Lublin pour aller loin, très loin, jusqu'au bout de la terre » (E, 90-91, « Wyruszając przez Lublin, dalej i dalej na sam skraj ziem? » W, 90). Comme toujours chez Stasiuk, le voyage est à la fois spatial et temporel, le déplacement géographique déclenche une série de souvenirs qui se superposent aux récits des autres :

Est-ce tout s'emmêle au point de devenir inextricable ? Peut-être faudrait-il trancher net, au risque de tout perdre, de laisser les choses s'écouler comme le sang [de] nos veines ? [...] L'innocence de la jeunesse et la malédiction de l'expérience ? E, 85

Że to tak się splata, że potem nie rozplączesz? Że trzeba by rozciąć, ale wtedy nic nie zostanie, wszystko wycieknie, jak krew z żywego ciała? [...] Niewinność dzieciństwa i przekleństwo doświadczenia? W, 84<sup>14</sup>

« On dit 'Lublin' et on pense 'Bełżec' » (E, 85, « Mówimy 'Lublin', a myślimy 'Bełżec' », W, 84<sup>15</sup>)... Avant de prendre la route à la découverte de la grande Russie, Stasiuk nous mène

---

<sup>11</sup> Chez Masłowska l'est a le sens géographique, alors que Stasiuk rajoute à cette signification un retour vers le partage politique de l'Europe entre l'Est et l'Ouest d'où le traitement différent de l'orthographe du terme.

<sup>12</sup> Les citations du roman de Stasiuk dans la traduction française de Margot Carlier, *L'Est*, Lé Méjan, Actes sud, 2017, seront marquées par E, suivi de numéro de page, à la suite de la citation. Le texte original est tiré de l'édition Andrzej Stasiuk, *Wschód*, Wołowiec, Czarne, 2014, marqué par W, suivi de numéro de page.

<sup>13</sup> Iouri Androukhovitch, Andrzej Stasiuk, *Mon Europe*, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2004.

<sup>14</sup> Cf. à ce sujet mon article « Nomades post-modernes ou les post-voyageur ? La conception du voyage dans la fiction polonaise au début du XXI<sup>e</sup> siècle : Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk, Joanna Bator », dans *Voyages en Europe des écrivains polonais XIX<sup>e</sup>- XXI<sup>e</sup> siècles*, Anne-Marie Monluçon, Anna Saignes (dir.), *Recherches et travaux*, 2016, n° 89, p. 131-144, <https://journals.openedition.org/recherchestravaux/864#bodyftn10>.

<sup>15</sup> C'est une paraphrase du célèbre slogan « Mówimy partia – myślimy Lenin » (On dit parti et on pense Lénine).

par de très belles pages consacrées à la Shoah, où la Disparition reste encrée dans la matière et empêche la vie de se développer, effaçant jusqu'à la mémoire-même de l'Évènement (« Nous vivons sur les décombres et notre mémoire est carbonisée, vide. », E, 89, « Żyjemy na zgliszczech, mamy zwęgloną, martwą pamięć. Pustą. », W, 89). Car l'Est est pour Stasiuk une tombe : les espaces à perte de vue, dans lesquels « plus on s'y aventure loin, moins la vie humaine a de valeur, et plus il est facile de se débarrasser de nous, de nous réduire en cendres ou de nous transformer en glace » (E, 89, «...im dalej w tamtą stronę, tym mniejsze jest nasze znaczenie, tym łatwiej się nas pozbyć i zamienić w proch albo lód. », W, p. 88-89).

Puis, il part « au noyau même de la métaphore » (E, 162, « do jądra metafory », W, 158), en « pèlerinage », au sens Saïdien du terme<sup>16</sup>. Même s'il s'en défend : « je n'ai rien d'un marquis de Custine », (E, 126, « Żaden ze mnie markiz de Custine i nie wyrobiłbym się w wielkim świecie. », W, 123), il voyage sur les traces, pour confronter la Russie de son enfance, et la Russie littéraire, à ce qu'il voit. Ce n'est pas pour rien qu'il voyage avec *Le Chantier* d'Andreï Platonov et appose de longues citations à son propre récit. Partir vers l'Est est alors pour lui aussi partir vers l'endroit où la révolution bolchévique a voulu abolir la matière, partir vers le « vide », « avec ce paysage dans lequel la civilisation disparaît comme l'eau dans le sable » (E, 90, « Z tym krajobrazem, w który cywilizacja wsiąka jak woda w piasek. », W, 89-90). Son voyage est aussi une rencontre : avec le « premier Russe » de son enfance, avec les premiers Russes qu'il croise une fois atterri sur le sol de l'ancienne Union soviétique<sup>17</sup>.

Masłowska et Stasiuk construisent donc différemment leur image de l'altérité orientale. Regardons désormais à quoi ressemblent leur Russe.

## 2. Russe subalterne

Chez Masłowska, le Russe, décrit mais absent, est comme le signifié sans le signifiant, le mot sans la chose, une projection fantasmagorique de l'Autre. Il est imaginé, inventé, tel l'Oriental l'est pour l'Occidental. L'*orientalisation* du Russe par le Polonais est chez Masłowska indéniable. Il vend les produits de contrefaçon : cigarettes, petits fanions blanc-rouge, matériaux de constructions, CD... Sa grossièreté l'oppose à la civilisation, sa mauvaise foi et cruauté contrastent avec l'« innocence » polonaise. Tout comme l'*homme oriental* s'oppose

---

<sup>16</sup> SAID E. W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, Coll. Essais, 2015, p. 310.

<sup>17</sup> D'ailleurs la confusion entre la Russie et l'empire soviétique, implicite chez Masłowska, est dans l'*Est* de Stasiuk tout à fait explicite et voulue.

chez Said à l'homme (tout court)<sup>18</sup>, l'humanité des Ruskoffs est ainsi remise en question. Les ouvriers qui, dans le cadre d'une action qui consiste à repeindre toute la ville en blanc et rouge en « collaboration étroite avec les habitants de race polonaise », (PP, 109, « pełna kooperacja Rady Miasta z mieszkańcami rasy polskiej », WPR, 89), viennent dans la maison du Fort et constatent :

On est polonais ou on ne l'est pas. [...]. Ou, pour dire la chose carrément, soit on est un homme, soit on est un con. PP, 110

Albo się jest Polakiem, albo się nie jest Polakiem. Albo jest się polski, albo jest się ruski. A mówiąć dosadniej albo jest się człowiek, albo jest się chuj. WPR, 90

La déshumanisation du Russe est visible aussi dans le discours du Fort qui, découvrant la chienne de sa mère morte de faim, accuse – comme toujours – les Russes :

C'est les Ruskoffs qui l'ont empoisonné. [...] Pour un chien polonais, deux Ruskoffs, [...] ou plutôt trois. Pour la mort de Sunia, cette petite chienne polonaise innocente et apolitique, trois Ruskoffs à fusiller sur le champ. PP, 107-108

Za jednego polskiego psa: dwóch Ruskich – tak mówię – albo trzech. Za Sunię, za jedną śmierć niewinnego, niepolitycznego psa polskiego, trzech Ruskich do piachu. Rozstrzelać. WPR, 88

Dans les souvenirs d'enfance de Stasiuk l'image transmise par les adultes d'un Russe bestial, peut aussi prendre des allures d'horreur :

Cette force-là ne pouvait venir [...] que des endroits où les hommes étaient encore couverts de poils et poussaient des hurlements à la pleine lune. [...] elle devait chasser d'abord à quatre pattes dans l'immensité des steppes, puis au fur et à mesure s'approcher de nos demeures civilisées, se mettre peu à peu en position debout. E, 24

[To musiało przyjść] z miejsc, w których ludzie zaczynają porastać sierścią i nocami wyją do czerwonego księżyca. [...] najpierw klusowało przez swoje stopy na czterech łapach, by

---

<sup>18</sup> Said E. W., op. cit., p.

dopiero potem, w miarę jak przybliżały się nasze cywilizowane siedziby, stopniowo się prostować i w końcu stanąć na dwóch nogach. W, 24

La traduction française dans ce passage lisse l'image et polie cette vision, tout droit sortie des croyances populaires, où les forces obscures prennent une forme indéfini (« to » - « ça », suivi du genre neutre « kłusowało ») d'un loup-garou qui hurle à la lune rouge (!).

Si chez Masłowska, le Russe est donc un parfait subalterne, haï et méprisé, arriéré, médiocre, imparfait, dégénéré, il y rejoint deux autres altérités inquiétantes : la femme et l'homosexuel<sup>19</sup>.

Chez Stasiuk, nous sommes dans un récit dépourvu du grotesque et de l'ironie manifeste, la description du Russe est donc davantage à prendre au sérieux. Cependant, l'image est tout d'abord filtrée par le récit des autres. Stasiuk rappelle celle, véhiculée par les habitants du village de ses grands-parents qui évoquent le passage de l'armée soviétique au moment de la libération :

Ma mère vit ses premiers Russes en 1944. C'étaient des marins. [...] Les gens du village méprisaient les Russes. Peut-être pas les marins, mais les fantassins miteux qui faisaient cuire les poules avec leurs plumes. Des dizaines de fois, j'ai entendu ce même récit : les poules avec leurs plumes, trois montres au poignet et les carabines attachées avec une ficelle. E, 23

Moja matka zobaczyła Rosjan w czterdziestym czwartym. Byli marynarzami. [...] Ludzie pogardzali Rosjanami. Może akurat nie marynarzami, ale wynędziała piechotę, która gotowała kury razem z pierzem. Dziesiątki razy słyszałem te sama opowieść: kury z pierzem, na rękach po trzy zegarki, karabiny na sznurkach. W, 23-24

Ces « montres », « poules » et « ficelles » constituent une image rémanente du Russe de Stasiuk-enfant, symbolisant voleurs, sauvages et misérables. S'y superposent les souvenirs de la présence soviétique dans la Pologne populaire : soldats marqués par leur différence, une altérité qui ne se fondait jamais dans la foule, la médiocrité des produits soviétiques, même la

---

<sup>19</sup> Cf. SNOCHOWSKA-GONZALES C., « Od odrzucenia ironii ku jej afirmacji. Dorota Masłowska w poszukiwaniu „my” » [Du rejet de l'ironie à son affirmation. Dorota Masłowska à la recherche d'un 'nous'], *Studia Litteraria Historica*, n° 5, 2016, p. 4. « Ce qui est 'russe' devient le synonyme d'une médiocrité absolue, de l'imperfection, du rétrograde, de la dégénérescence. » « To, co „ruskie”, staje się synonimem absolutnej gorszości, niedoskonałości, zapóźnienia, zdegenerowania. »

honte qui accompagnerait une fascination potentielle pour la Russie. Ce sera aussi longtemps un Ruskoff imaginé, un stéréotype qu'il est inutile de confronter avec la réalité :

[La Russie] pour nous, les gamins, se manifestait surtout dans les histoires aussi drôles qu'immortelles sur « un Polonais, un Allemand et un Russe ». Ce pauvre idiot de nos plaisanteries était la seule image concrète que nous avions d'un Russe, et elle nous a suffi pendant de nombreuses années. E, 124-125

[Rosja] dla nas dzieciaków najczęściej i najdobitniej istniała w nieśmiertelnych dowcipach o Polaku, Niemcu i Rusku. Tego nierozgarniętego Ruska z kawałów znaleźmy najlepiej i bardzo długo ten jedyny Rusek całkowicie nam wystarczał. W, 121-122

Le voyage réel, censé déconstruire le stéréotype, commence pourtant sous de mauvais auspices. À l'aéroport de Moscou, Stasiuk voit quelques babouchkas et un vigile qui crache par terre près des toilettes. Suit le passage au contrôle de sécurité :

Vite, les chaussures, vite, les ceintures ! Fouille électronique des sacs et des sacoches. Allez, on se dépêche ! Ils s'énervaient, criaient. Il fallait retirer godasses et ceintures devant des inconnus en risquant de perdre son froc, pieds nus, puis la fouille et les cris : *Skariéie ! Skariéie !* [Non, cela ne m'évoquait rien de bon.]<sup>20</sup> E, 126

Biegiem buty, paski, elektroniczny kipisz toreb i torebek. No, zwyczajnie pokrzykiwali i pohukiwali. Człowiek się rozbiera przy obcych, boso, gacie lecą, rewizja, a oni: „*Skorieje! Skorieje!*” Wcale nie miałem dobrych skojarzeń. W, 123

Il est parfaitement conscient de l'interprétation que son récit recevra, comme s'il répondait aux reproches formulés par des critiques et chercheurs<sup>21</sup> : « Hé, on se calme ! Fichez-moi la paix, je ne suis pas russophile ! C'est exactement ce que j'ai vu de mes propres yeux cinq

---

<sup>20</sup> La dernière phrase subit une transformation dans la traduction française en quittant l'idée de mauvais souvenirs.

<sup>21</sup> Cf. SYRAJAKOWSKA A., « Rosja Andrzeja Stasiuka. Ku oswojeniu mentalnych antywartości », *Przegląd Rusycystyczny*, n° 1-2, 2012, p. 129-139, où l'auteure écrit : « Stasiuk, stawiający trafną diagnozę polskiemu społeczeństwu, sam jako jego przedstawiciel ulega pokusie szerszenia pewnych stereotypów. [...] Jak można stwierdzić na bazie dokonanego przeglądu utworów reprezentatywnych dla eseistyki pisarza, mamy w nich do czynienia z wyraźną orientalizacją Rosji jako prymitywnego i jednocześnie złowrogiego Innego” ou encore „Autor przyjmuje niekiedy wcielenie stereotypu percepcji rosyjskości przez polskiego turystę, z pogardą traktując wszelkich funkcjonariuszy i wykazując brak zrozumienia dla przepisów prawa.” Le texte de Syrajakowska est antérieur à la publication de l'*Est* de Stasiuk.

minutes après l'atterrissage (E, 125 « Proszę się odwalić – nie jestem antyrosyjski. Tak po prostu było pięć minut po lądowaniu. » W, 122)

On peut dire que Stasiuk – aussi rebelle qu'il soit – inscrit ses souvenirs dans le stéréotype du Russe subalterne, alors que son récit de voyage ne vient pas vraiment contredire cette figure.

### 3. Russe envahisseur

Dans l'optique d'études postcoloniales, le Russe représente donc la barbarie (orientale), alors que le Polonais se rattache à la civilisation (occidentale). Seulement l'utilisation de la théorie d'Edward Said rencontre une difficulté de taille dans le contexte polonais qui semble échapper aux chercheurs<sup>22</sup> : ici c'est le subalterne qui est, si l'on se réfère à l'histoire, le dominant. Et la crainte du Russe envahisseur reste vive. Le marchand de la camelote se substitue à l'ancien occupant mais l'image des Russes qui colonisent la Pologne est prenante. Pour Stasiuk il s'agit du souvenir de la domination soviétique :

Morose, mastoc et grossière – voilà comment était l'Union soviétique dans le regard d'un enfant. [...] Zéro sex-appeal ! [...] Cette Russie ennuyeuse et informe se trouvait néanmoins à notre porte, s'étendait, se déployait en nous encerclant. [...] la Russie était présente partout, à la radio, à la télévision en noir et blanc, dans la presse, dans l'air. E, 125-126

Ponury, ciężki i na chama – taki był ten cały Związek Radziecki w oczach dziecka. [...] Zero seksapilu. [...] Ta nudna i bezforemna Rosja stała za plecami, rozprzestrzeniała się, rozlewała i osaczała. [...] Rosja była wszędzie, w radiu, w czarno-białym telewizorze, w gazetach, w atmosferze. W, 120-121

Mais aussi des événements qu'il imagine en regardant le paysage qui recèle la mémoire des expulsions.

Le soleil se levait sur [...] Les tombes et calvaires. Les soubassements des maisons [...] Les spectres des coupoles des églises orthodoxes. Des ruines. A croire qu'un beau jour, ce paysage s'était débarrassé de tout dans l'indifférence absolue de la nature. Bien entendu, les choses ne se sont pas passées ainsi. Il y a eu des cris, de l'agitation, des expulsions, des injures, des coups. Des soldats en uniforme [...] Rien à voir avec la nature donc, mais avec la politique, la haine des classes, la purification ethnique et la bénédiction de l'ogre de Kremlin. E, 15

---

<sup>22</sup> Cf. les travaux de M. Janion, P. Czapliński, C. Snochowska-Gonzales...

[Słońce świeci] Na groby i przydrożne krzyże. Na podmurówki domów [...]. Na szkielety cerkiewnych kopuł. Na resztki. Jakby krajobraz któregoś dnia po prostu strzasnął z siebie to wszystko z absolutną, monumentalną obojętnością natury. Oczywiście było inaczej. Były krzyki, bieganina, wywlekanie z chałup, przekleństwa bicie. Żołnierze w mundurach [...]. Czyli żadna przyroda, tylko polityka, nienawiść klasowa, nienawiść narodowościowa i błogosławieństwo kremlowskiego ludojada. W, 15

Les gens y vivaient dans peur « du sauvage, de la horde vorace qui viendrait piller et détruire... » (E, 23-24. « We wsiach z szarego drewna, w chałupach pod strzechami, wśród zagonów piachu czał się strach przed dzikim, niepoliczonym i zachłannym, które naddciągnie, zagrabi i puści z dymem...» W, 24) mais lorsque Stasiuk entreprend son premier voyage en Russie en 2006, la peur des Russes lui semble totalement dépassée. Il explique à sa mère que son monde n'a pas de points cardinaux : « Laisse à ces idiots de journalistes les limites du monde. Ils ne savent pas vivre autrement que sous la tyrannie des impératifs géographiques. Dans la peur de l'Est et le désir de l'Ouest. » (E, ??? « Zostaw psiutom z gazet strony świata. One musza żyć w tyranii kierunków. W leku przed Wschodem i pożądaniu Zachodu. » W, 55)

En revanche, chez Masłowska, la crainte d'une nouvelle occupation russe prend des formes de plus en plus absurdes. La langue-Frankenstein accole les slogans post-communistes au paradigme romantique guerrier, les images d'horreurs aux discours médiatiques :

... la guerre qu'ont déclarée les bons Polonais à ces voleurs de Ruskoff qui en veulent à leurs banderoles et à leur nicotine. [...] les Ruskoffs cherchent à bouter les Polonais hors de leurs frontières pour instaurer en Pologne un Etat russe et peut-être même biélorusse, ils veulent fermer nos écoles et nos administrations et trucider tous nos nouveau-nés pour [les] éliminer de la société, nous imposer des taxes. PP. 48

... jest wojna polsko-ruska na naszych ziemiach przy fladze biało-czerwonej, która się toczy między rdzennymi Polakami, a ruskimi złodziejami, którzy ich okradają z banderoli, z nikotyny. [...] Ruscy chcą Polaków wycwanić stąd i założyć tu państwo ruskie, może nawet białoruskie, chcą pozamykać szkoły, urzędy, zabić w szpitalach polskie noworodki, by wyeliminować je ze społeczeństwa, nałożyć haracze i kontrybucje na produkty przemysłowe i spożywcze. Ja mówię, że to są zwykłe świnię, zwykli konfidenci. WPR, 40

La confusion entre une intervention armée et une exploitation économique montre le loufoque de cette peur atavique :

[Kacper] regarde partout comme si toute une armée de Ruskoffs se tenait à l'affût. Comme s'ils voulaient entrer pour lui planter toutes leurs clopes russes entre ses mâchoires prises de tremblote. PP, 9

[Kacper] rozgląda się wszędzie, jak gdyby ze wszystkich stron czaiła się armia ruskich. Jak gdyby chcieli tu wejść i wsadzić mu między te trzęsące się szczęki wszystkie swoje ruskie fajki. WPR, 6

[Les Ruskoffs] s'attaquent au fondement de notre économie, falsifient nos CD, tuent vos chiens et les nôtres, font pleurer nos enfants. Oui ou non, la Pologne pour les Ruskoffs ou la Pologne pour les Polonais ? Décidez-vous, parce que pendant qu'on bavarde, ces pourritures fourbissent leurs armes. PP, 111

Ruscy fałszerze kompaktów, Ruscy robiący podkop pod naszą gospodarką, Ruscy zabijający psy nasze i wasze, nasze dzieci płaczące przez Ruskich. Tak albo nie, Polska dla Rusków czy Polska dla Polaków. Decyduj się pan, bo my tu gadu gadu, a te ścierwa się zbroją. WPR, 90

Cependant, dans la confusion d'images d'invasion, il est possible de déceler les échos des lectures scolaires, des récits de violences passées : viols massifs, meurtres, déportations, partages...

...les Ruskoffs s'y seraient introduits en force pour tout renverser avec leurs crosses, tirer sur les paysages de cascades, de tournesols, casser la précieuse pendule de cuir. La sainte Vierge de Lichen en plastique bleu gît au bas du frigo, sa tête a roulé sur le carrelage, l'eau bénite a tout dégueulassé. Après avoir violé tout ce qui pouvait ressembler à une femme, ils [...] ont introduit leurs chevaux, bouffé tous les p'tits laits d'oiseaux [...] Mon frangin et ma darone, ils les ont emmenés comme esclaves. Et moi, ils m'ont tué, j'en ai bien l'impression. PP, 97

...gdy spałem Ruski weszli na mieszkanie, wdarli się, wszystko powywracali kolbami, pozestrzelali z obrazów pejzaże z wodospadami, słoneczniki, a szczególnie zniszczyli zegar skórzany. Matkę Boską z Lichenia z błękitnego plastiku stręcili z lodówki, łebek odleciał, święta woda nabrudziła na posadzkę. [...] Wszystkie kobiety, co się dało, zgwałcili tu na wersalce [...] Konie wprowadzili, ptasie mleczko zjedli [...] mojego brackiego i mą starszą wzięli na niewolników. Mnie pewnie zabili... WPR, 79-80

En réalité, ces descriptions absurdes nous disent plus sur le Fort lui-même et sur son entourage, que sur les Ruskoffs potentiels, comme toujours dans le cas d'une projection d'un ennemi imaginé.

### **Conclusion (Russe en soi-même)**

Alors les deux écrivains ne font que reproduire le stéréotype du Russe dans la culture polonaise, *satanisé* et méprisé en même temps ? Masłowska pour s'en moquer et Stasiuk pour se l'approprier, un peu à contre cœur ? Chacun à sa manière imite juste le discours des « vrais Polonais », Masłowska pour dénoncer la xénophobie et Stasiuk pour s'octroyer le droit d'être politiquement incorrect et voir un Russe grossier, lorsqu'il en voit un et ne pas en tirer de conclusions hâtives ? Tout cela est vrai mais il me semble que les deux œuvres unie encore autre chose.

Si les personnages de Masłowska rejettent ainsi tous les traits négatifs sur les Ruskoffs, s'ils servent de l'exutoire de tout ce que les Polonais exècrent, c'est que les Polonais eux-mêmes ont très peur d'être pour l'Occident cet *homme oriental* : grossier, mal éduqué et misérable. L'homme qui, au mieux, pourrait « se vendre » aux capitaux étrangers, le roman livrant aussi les inquiétudes polonaises à la veille de l'adhésion de la Pologne à l'Union européenne. « Ruskosć » (la ruskoffité ?) contamine le monde représenté à tous les niveaux, y compris la langue<sup>23</sup>. Si cette langue-Frankenstein est une langue russe, ce que les personnages le sont également. Le Russe dans ce cas ne serait pas un étranger, l'Autre, lointain, mais – tout au contraire – une part de soi-même, le Ruskoff en tout Polonais. Cette part dont on n'en veut pas et que l'on rejette toujours plus à l'Est. Un écrivain allemand (Wolfgang Büscher), en passant par la Pologne dans son périple à pieds entre Berlin et Moscou remarque :

L'Est était ce dont personne ne voulait. Ce qu'on ôtait de sa veste d'une chiquenaude, comme une fiente d'oiseaux. La veste de l'Est, on en faisait volontiers cadeau, on la faisait passer toujours plus à l'est<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> « *La guerre polono-russe...* a été écrite 'en russe'. C'est-à-dire dans une langue qui est une contrefaçon, un collage de ce qu'il y a de plus mauvais : des valeurs 'empoisonnées, polluées' : expressions idiomatiques emmêlées entre elles, discours, slogans, sentences, manifestes. » « *Wojna polsko-ruska pod flagą biało-czerwoną została napisana „po rusku”*. To znaczy, że jej język jest podróbką i zlepkim wszystkiego, co najgorsze: tworzą go wartości „zatrute, skażone” – pomieszane ze sobą związki frazeologiczne, dyskursy, slogany, hasła, manifesty. » SNOCHOWSKA-GONZALEZ C., *op. cit.*, p. 3.

<sup>24</sup> BÜSCHER Wolfgang, *Berlin-Moscou, un voyage à pieds*, Traduit de l'allemand par Cécile Wajsbrot, Paris, L'Esprit des péninsules, 2005, p. 72-73.

Pour Stasiuk le Russe en soi-même est encore plus évident. Il part en voyage à la recherche du Russe de son enfance, et que retrouve-t-il ?

Lui-même, l'image des hommes qui dans le quartier populaire de Varsovie convergeaient avant l'aube vers les usines, il retrouve « la Russie qui s'est immiscée dans [sa] vie avant même qu'[il] n'apprenne son existence » (E, 122, « Rosja, która weszła w moje życie, nim w ogóle zdałem sobie sprawę z jej istnienia » W, 119). C'est une partie de soi-même particulièrement chère à Stasiuk-prolétaire qu'il contemple avec sa nostalgie particulière. C'est pourquoi la présence des routards occidentaux dans le Pamir l'agace au plus haut point :

Cela explique pourquoi je reste maintenant [...] ici, sans parvenir à m'endormir. [...] À la recherche du temps pour lequel je n'éprouvais que du mépris. Je dilapide ma santé et mon argent pour voir jusqu'où [tout cela] s'était déployé [...] Rien d'étonnant donc que la présence des *beerpotatoes* m'irrite autant. Leurs 4x4 qui consomment vingt litres aux cent écrasent mon enfance, piétinent ma jeunesse que je suis venu retrouver ici. E, 209

Dlatego teraz [...] nie mogę spać. Wsłuchuję się w pamirski wiatr. W poszukiwaniu czasu, którym wzgardziłem. Dlatego tracę zdrowie i wydaję pieniądze, żeby sprawdzić, dokąd to wszystko sięgało. [...] Dlatego irytuje mnie obecność „*beerpopatoes*”. Swoimi terenówkami, które pala dwadzieścia pięć na setkę, rozjeżdżają mi dzieciństwo. Tratują mi młodość, której poszukuję. W, 202

Stasiuk, au final, ne trouve aucun Russe durant son voyage, il trouve le Russe qui est en lui.